

LES ZOUZOUTERIES EN ROESTILAND

Ça y est, derrière la barrière de roestis, je suis. Pour les non-initiés la barrière de roestis ou en allemand le « Roestigraben » (traduisez le fossé de roestis) et un terme utilisé pour déterminer une frontière virtuelle entre la Suisse francophone et la Suisse germanophone. Les roestis étant un plat de pommes de terre rôties à la poêle et une grande spécialité suisse-alémanique.



On m'attendait à la gare et on m'emmena à ce qui devait être mon domicile, un mini appartement un peu vieillot, mais bon, il y a un lit, une cuisinette, un frigo et une douche, ça devrait le faire.

On me dit, en français, installe-toi gentiment et demain matin à 7h30 je viendrai te chercher pour aller au bureau. Jusque-là tout va bien.

Je défais prestement mes bagages, il n'y a pas grand-chose, fais le tour du lieu et si effectivement la cuisinette est équipée : 2 assiettes, 4 verres, une poêle, une casserole, 2 bols et quelques ustensiles

de cuisine, le frigo est bien évidemment vide tout comme mon estomac.

Je vais donc devoir ressortir manger un morceau et faire quelques courses et en particulier du café, car sans café le matin je suis inactif comme un lamantin et demain je dois assurer, je bosse en Bourbinie, c'est du sérieux.

Me voilà parti, pour les courses, c'est facile il n'y a pas besoin de causer, tu fais le tour du magasin, tu mets ce que t'as envie dans ton caddy et tu passes à la caisse. Le 1^{er} problème survient quand tu t'arrêtes pour croquer un morceau au premier resto venu. Moitié self, moitié service, sans alcool, style resto pour AA (Alcooliques anonymes donc), merde m'auraient-il déjà reconnu ? et au plat du jour : « Zuercher Geschnetzletes ». Kesako ? un des mots le plus impossible à prononcer correctement le « Geschnetzletes », en fait un « émincé de veau à la Zurichoise », et pour le dessert



« oeppis » vom Buffet. « Oeppis » n'étant pas dans mon dictionnaire allemand-français et pour cause, je me creuse la tête et je pense que je dois aller chercher mon dessert directement au buffet. Que nenni « oeppis » ne veut pas dire directement mais quelque chose, en allemand « etwas ». Où est le rapport ? Je l'ignore encore aujourd'hui. J'aurais au moins déjà appris un mot de leur vocabulaire barbare. Si demain ils me parlent comme cela, j'vais avoir de la peine à les comprendre malgré mes lamentables années d'allemand scolaire.

Pilepoil à l'heure le lendemain matin je suis en bas de l'immeuble en costard-cravate (on ne sait jamais) et j'attends mon chauffeur. Il arrive tout souriant et à quelques blocs d'immeuble de là nous sommes devant l'entrée des bureaux. Je me dis qu'au moins je pourrai me rendre au travail à pied.

Je suis présenté au directeur pour un mot de bienvenue en vrai allemand puis on m'accompagne vers le département dans lequel je vais devoir travailler. Oh surprise, ils sont tous en jeans, t-shirt et baskets, j'ai donc l'air un peu con avec ma cravate et d'ailleurs ils me regardent un peu bizarrement comme si j'étais le contrôleur des impôts.

Le chef du service, Monsieur Born (traduisez de l'anglais par Monsieur Né), parle bien le français et me présente à ceux qui seront désormais mes collègues de travail. Ils sont souriants et accueillants à mon égard malgré ma cravate puis on me montre ma place de travail. Vous comprendrez qu'à l'époque il n'y avait pas encore d'ordinateur mais par contre une belle machine à écrire électrique Underwood toute neuve, avec correcteur incorporé s'il vous plaît.

Les bureaux sont spacieux, lumineux et modernes et je suis face à la fenêtre qui donne sur une cour arborisée. Pas mal. Je vais pouvoir rêver de liberté et m'évader avec les piafs.

Mon nouveau chef m'explique que je devrai m'occuper des transports import-export par camion et chemin de fer entre la Suisse et l'Autriche et me confie à mon voisin initiateur mais qui dans un mois quittera l'entreprise et me refilera le bébé. Il ne parle pas français mais je le supplie de me parler lentement et en bon allemand afin que je puisse comprendre et prendre des notes. Ce qu'il fait volontiers même s'il l'oublie parfois. Techniquement parlant le boulot est assez aisé et dans mes cordes. La seule difficulté étant de communiquer avec les clients qui eux parlent leur foutu dialecte, en tous cas au début et à comprendre et écrire juste les numéros des wagons que l'employé de la gare marchandise me communique par téléphone. Quand il me dit : sieben und zwanzig, cela veut dire 27, mais comme je suis très attentif j'écris bien sûr le 7 (sieben) qu'il me dicte d'abord puis quand il dit le « zwanzig » je dois effacer le 7 et écrire 27. Vous m'avez suivi ? Bref ils prononcent les chiffres à l'envers et il faut s'y habituer.

Je ne vais pas vous raconter en détail ma vie professionnelle zurichoise. J'ai passé par tous les départements ou presque, fret maritime sur l'Amérique latine, fret aérien sur l'entier du globe, etc..etc.. Mais il n'y a pas que le boulot dans la vie mais aussi le sport et les loisirs et les Amours éphémères.

J'allais de temps en temps avec le déclarant en douane à la gare marchandises et nous en profitions pour aller boire un coup dans un bistrot en face de la gare le « Seebahn » (littéralement le « train du lac »). Comme en plus je n'habitais pas trop loin et que c'était un peu le refuge de certains de mes collègues, le troquet en question est vite devenu mon endroit préféré et j'y fut accueilli par Nelly, la patronne, une charmante dame, généreuse et pleine de gouaille qui tenait ce bistrot à l'ancienne depuis des dizaines d'années et qui fut à plus de 80 ans la plus vieille tenancière de restaurant en activité dans la ville. Nelly, qui avait fait plus jeune un séjour en Suisse romande parlait bien le français et elle me prit sous son aile, toute fière d'avoir un « Welsch » comme client. Elle régnait en maîtresse femme sur son établissement et c'est ainsi que le contact avec les autochtones fut facilité. Au contraire des romands les Suisses alémaniques aiment bien parler le français alors que nous sommes un peu rébarbatifs à parler l'allemand et encore moins leur dialecte. Je fus donc bientôt admis à la « Stammtisch » (la table des habitués, toujours réservée), on m'y apprit le Jass ou Chibre avec les cartes allemandes. Les règles sont quasi identiques aux nôtres, sauf qu'à la place des « cœurs, carreaux, piques ou trèfles » ils ont les « Rose (la rose), Schelle (la clochette », Schilte (l'écusson ?) et Eichel (le gland) » donc aussi des dessins différents. On ne jouait pas pour de l'argent mais pour des tournées de bière et quand il manquait le 4^e, c'est la patronne qui s'y collait. Quand un client arrivait et voulait manger elle nous quittait et laissait sa place à son mari qui lui en principe ne faisait que préparer les boissons derrière le comptoir. Faut dire qu'il y avait 3 plats chauds favoris, les côtelettes de porc, épaisses, bien grillées et juteuses, les fameux « Gechnetzetes » et mon préféré les « Leberli Butter » autrement dit l'émincé de foie de veau au beurre, un délice. J'ai souvent essayé mais je n'ai jamais réussi à les faire aussi savoureux qu'elle. A la retraite de la patronne le bistrot a été vendu, démoli et remplacé par une banque, tout fout le camp.

Le patron, Hans, avait à côté du bistrot un petit stand de tir à la carabine et son propre club qu'il tenait avec des copains, tous des habitués. J'y fus bien sûr moi aussi intronisé. Cela créa des liens et petit à petit j'ai appris à parler et comprendre le Züridütsch, le dialecte local.

Il y avait 10`000 Romands à l'époque à Zuerich, beaucoup se retrouvaient entre eux, je n'y ai jamais participé. J'étais ici pour apprendre la langue, les coutumes, l'humour local bref pour m'intégrer et cela a bien fonctionné. La preuve : je me suis retrouvé à jouer au handball avec le TV Oerlikon, club de bon niveau, mais aussi au football, l'équipe de la boîte avec qui nous allions jouer contre le FC Huerlimann, brasserie bien connue qui faisait non pas 2 mi-temps mais 3 tiers-temps histoire de nous désaltérer plus souvent aux tonneaux de bière installés au bord du terrain.

Et puis bien sûr il y avait les sorties, les virées nocturnes, les escapades, les rencontres plus ou moins galantes.

En voici quelques exemples non exhaustifs.

Ainsi lors d'un week-end prolongé organisé par le club de tir nous partîmes au Tyrol, dans un petit bourg coquet avec la belle équipe, compagnes et épouses comprises. Nous décidons alors d'aller en boîte de nuit puis un barjot a la bonne idée de rentrer à l'hôtel depuis le dancing quasi vide et ennuyeux en traversant le bled à poil. Paraît que « flitzer »(traduisez par : pratiquer l'exhibitionisme) était à la mode.



Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous refilons nos habits à nos compagnes qui partent en avance puis au pas de course d'un bout à l'autre du village 4 d'entre nous, moi y compris, car je ne suis jamais en retard pour les conneries, nous nous mettons en route. Nous arrivons à l'hôtel et trouvons porte fermée.

La patronne avertie de notre escapade nudiste ayant peur que nous passions à travers le restaurant encore bondé avait bouclé l'établissement à double tour. Heureusement nos compagnes nous jettent nos habits par les fenêtres, la patronne ouvre les portes en souriant et nous pouvons rentrer. L'histoire ne s'arrête pas là car le lendemain nous faisons la une du journal local, photo floutée à l'endroit que vous savez. Etant donné le froid persistant le « floutage » était réduit à sa plus simple expression... un point c'est tout.

Il y avait aussi les escapades au Tessin. Un de nos potes qui possédait une grosse Chevrolet décapotable et qui tenait le bar d'un dancing voisin nous attendait pour le dernier verre à la fermeture et nous emmenait de temps en temps, en fin de nuit du vendredi jusqu'au Tessin dans un village près d'Ascona ou l'hôtelier ami et averti nous attendait pour le week-end. Nous arrivions au petit matin, le petit-déjeuner « Grappa » était servi. Nous passons le week-end avec la fille du patron, mignonne brunnette peu farouche qui nous emmenait dans le séchoir à châtaignes pour y faire une sieste bien méritée. Le dimanche matin le pote « Chevrolet » venait nous rejoindre car lui entre-temps était rentré à Zuerich pour travailler. Un fou du volant et de sa bagnole, Zurich-Ascona et retour représentent tout de même 400 kilomètres.

Au « Seebahn », nous fêtions le carnaval, déguisés nous buvions, chantions, dansions jusqu'au bout de la nuit. La coutume voulait qu'aux aurores nous installions une table sur la voie du tram et attendions le premier voyage matinal. Le conducteur affable n'appelait pas les flics, non, il s'arrêtait, descendait de son engin, buvait un coup, nous aidait à déplacer la table et continuait son chemin tout sourire. Belle époque.



Il y en a eu beaucoup d'autres mais ce serait trop long à tout raconter même qu'une fois à 2h du mat nous nous sommes retrouvés avec la « coccinelle » du copain coincés à califourchon sur une tranchée au milieu de la route. Mon ami Gerry, un allemand, n'avait pas vu le panneau « Attention travaux », ni la barrière..... va savoir pourquoi.

Qui a dit que les Suisses allemands étaient sérieux et disciplinés ? Pas moi en tous cas.

Et puis il y a eu les Zamours : célibataire et conscient de mon charme francophone.... hmm, elles furent nombreuses et parfois incongrues.

Il y a eu V. l'apprentie qui un jour à mon insu piqua les clefs de mon appartement dans la poche de mon manteau et que je retrouvai à ma grande surprise en rentrant à minuit m'attendant nue dans mon lit. Pas farouche la petite. La suite est censurée.

Il y a eu cette dame d'un certain âge et dont je ne me souviens plus le nom qui m'invitait au Baur-au-Lac, restaurant huppé s'il en est et qui me forçât la main, enfin bon, non ce n'était pas la main, contre le mur des quais et qui à Noël m'avait envoyé à mon adresse nyonnaise un briquet en or et une carte empreinte de ses lèvres rouges ce qui interpella fortement ma mère. Cette entreprenante femme originaire de Tchécoslovaquie voulut même un instant que j'épouse sa fille.... Après test je suppose.



Aujourd'hui je dirais que je subissais un certain harcèlement sexuel mais je vous rassure, je n'ai jamais porté plainte.

L'autre V., plus sérieuse, cousine d'un grand champion de ski de l'époque, et dont la sœur plaisait beaucoup à mon ami Gerry, nous invitait parfois dans le chalet familial à Lenzerheide ou j'ai fait ma première expérience sur des skis. Gerry et la sœur se marièrent d'ailleurs quelques années plus tard. Moi pas.... même si j'avais été lui rendre visite dans le sud de l'Angleterre ou elle suivait un cours de langue.

Il y en eu d'autres et non des moindres. Une d'entre elles je la revis en Angleterre mais cela fera l'objet de mon prochain article.

J'étais parti pour une année en terre hostile. Je suis resté huit ans en terre hospitalière et sympathique pendant lesquels j'aurai déménagé 5 fois.

Voilà mes amis, une fois de plus pour vous je me suis mis à nu, si j'ose dire, ne me jugez pas, ce ne fut qu'un intermède dans une époque, fin 1968, ou Peace and Love, liberté d'expression, joie de vivre et toutes les folies étaient au menu.

Un artichaut était tout énervé
Son foin lui démangeait le cœur
Il se mit donc à s'effeuiller
Pour mieux gratter sa douleur

Plus une feuille pour le protéger
Et le foin continuait son labeur
Il se mit donc à s'épiler
Ce fut là une grossière erreur

Une fois son cœur mis à nu
Il fut bouffé tout cru
Par un inconnu.

Je vous souhaite le plus doux des étés et espère vous retrouvez tous, bon pied, bon œil au mois de septembre pour un nouvel épisode, britannique celui-là, de mes plus belles années.

Votre Zouzou